

La Révélation de Swedenborg

in *Jean-Jacques Gailliard, le voyageur de la lumière fantasque*

Georges Fabry, Ed. Erel, Ostende, 1972, pp. 51-62

Jean-Jacques Gailliard, né le 22 novembre 1890 à Bruxelles et décédé à Saint-Gilles le 17 avril 1976, est un peintre, illustrateur, graveur et homme de lettres belge.

Il a influencé durablement la vision du monde du dramaturge Michel de Ghelderode (1898-1962). Il a côtoyé le peintre Fernand Khnopff à l'Église de la Nouvelle Jérusalem, rue Gachard à Ixelles.

Du symbolisme au mysticisme, il n'y a souvent qu'un pas : le plus rare dans la poésie symboliste n'est-il pas, selon l'heureuse formule de Bernard Delvaille, « une invitation au rêve et l'entrevision d'un inaccessible paradis » ?¹

Ce pas, Jean-Jacques Gailliard allait le franchir en 1912, en découvrant la doctrine de Swedenborg. Une doctrine qui, on va le voir, devait ouvrir à notre peintre des perspectives nouvelles et le marquer à tout jamais.

On connaît mal chez nous Swedenborg. C'est regrettable. Ce savant et philosophe suédois du XVIIIe siècle (1688-1772) est l'un des esprits les plus étranges de l'histoire de la spiritualité européenne. Auteur de près de 80 volumes, il se voulait à la fois « scientifique, philosophe et révélateur ». Sa « Nouvelle Jérusalem » (1751) ne contribuerait pas peu à susciter sur le Vieux Continent l'esprit romantique. Mais c'est surtout dans le domaine religieux et mystique que son influence se ferait sentir. Au point que, revendiquant son enseignement, une Église — l'« Église générale de la Nouvelle Jérusalem. » — se créerait au XIXe siècle.

Swedenborg, s'il était réédité aujourd'hui, connaîtrait à coup sûr une vogue prodigieuse, alors que se multiplient maintenant les livres consacrés à la parapsychologie et aux doctrines ésotériques. Il est le premier, par exemple, à avoir parlé des Hyperboréens, dans son ouvrage « Daedalus Hyperboreus » : ces Hyperboréens dont un Robert Charroux entretient gravement ses lecteurs.²

1 Bernard Delvaille, « La poésie symboliste », Seghers, Paris, 1971.

2 Une étude serait à écrire sur le succès présent de ces ouvrages de « paralittérature ». Ce succès, à vrai dire, s'explique sans peine. Nous vivons une époque placée sous les signes de la technologie et de la logique cartésienne, mais il s'en faut de beaucoup que nous cessions d'écouter les voix des anges du mystère ou celles des démons de la magie. Nous véhiculons en nous, héritage des siècles, un vieux fonds de songes et de craintes, un besoin de merveilleux aussi, qu'aucune démonstration mathématique ne parviendra jamais à bannir. Les astronautes ont beau fouler le sol de la lune, d'innombrables hommes et femmes s'intéressent toujours à leur signe astrologique. Madame Soleil règne sur les ondes. Jacques Monod peut bien nous clamer que « l'homme est seul dans l'immensité indifférente de l'univers d'où il a émergé par hasard », c'est vers Robert Charroux et son « Livre des mondes oubliés » que des milliers de nos contemporains se tournent pour trouver un antidote au désespoir. Antidote à bon marché, bien sûr : la rigueur n'est point le fait de Charroux. Mais cet habile homme sait proposer à ses lecteurs un fantastique accroché aux confins de l'énigme, du délire et de la pseudo-science. Grâce à quoi lesdits lecteurs ont l'impression de

A 80 ans, ce Swedenborg, que Balzac surnommerait « le Bouddha du Nord », rédigeait un « Traité sur l'amour conjugal » qui a l'air d'avoir été écrit par un jeune idéaliste de 20 ans en proie à l'amour le plus profond. Swedenborg y pose d'intéressantes équations, dont celles-ci : Femme = Bien = courbe ; Homme = Vrai = angle droit. Le mariage réussi, c'est évidemment l'idéal réalisé.

Swedenborg affirmait avoir eu des révélations. Pour lui, le Jugement dernier s'est déroulé en 1757. Nous le subissons aujourd'hui encore. D'où la multiplication des désastres sur notre globe.

A ses yeux, saint-Paul croupit en enfer, où il a été jeté par Dieu à cause de son orgueil et de son égoïsme.

Et Swedenborg d'imaginer une Église — celle de « la Nouvelle Jérusalem » — qui doit consolider le Christianisme, dont elle sera le couronnement.

Mais laissons de côté ces considérations religieuses. Ce qui allait surtout frapper Gailliard dans les vues swedenborgiennes, c'est la fameuse théorie des correspondances établie par le théosophe suédois. Une théorie qui permet une interprétation nouvelle de la Bible et du monde.

Le théologien de Stockholm définissait lui-même cette « Science des Correspondances, des Représentatifs et des Significatifs » : « Elle est l'apparition de l'interne dans l'externe, et y est sa représentation ».

D'après Swedenborg, des pensées et les affections de l'homme formant son mental, il doit y avoir correspondance entre tous les objets qui constituent le monde naturel et les pensées. Un système établit des rapports entre le règne animal, végétal, minéral, élémental et les affections bonnes ou mauvaises, les entendements humains, les perceptions intellectuelles ou les connaissances du Bien et du Vrai. Enfin, toujours d'après les données swedenborgiennes, les teintes ont leurs significations définies ; le rouge désignant le Bien qui appartient à l'Amour, et le blanc marquant le Vrai qui appartient à la sagesse, sont les deux couleurs fondamentales d'où proviennent toutes les autres».³

De telles vues — qui jettent, au fond, les bases d'un supersymbolisme — ouvrent d'innombrables portes à l'inspiration d'un artiste psychologue et techniquement habile. C'est ce qui va se passer avec Jean-Jacques Gailliard, pour qui le système swedenborgien constituera un guide supérieur grâce auquel il va, pour ainsi dire, « voguer dans l'immatériel, dans un monde où tout est grand par des cieux nouveaux ». Il jouera désormais avec images et couleurs (chaudes et froides), courbes et angles droits, non plus de façon simplement poétique, mais dans des perspectives qui sont celles mêmes d'une troisième dimension. Sa vision s'élargit et se gonfle de résonances proprement panthéistes :

renouer des relations privilégiées avec l'univers : un univers où ils trouvent maintenant des signes, des significations, au lieu de ces prosaïques explications scientifiques qu'on leur dispense à longueur d'année.

3 Roulin, « La Revue Indépendante », Bruxelles. Tiré du No 4 (Tome V) de la revue swedenborgienne, « La Nouvelle Jérusalem », Bruxelles 1925.

Il n'est pas vrai qu'une cuillère est une cuillère : c'est une main de métal. Pas davantage un livre n'est un livre, mais un voyage et un voyage est un enseignement. Une route est une doctrine, un bateau une autre doctrine, une ville en est une autre encore. Ma tasse est mon estomac ; ma tenaille, mon pouce et mon index ; ma bibliothèque, ma mémoire. Ma maison, c'est l'ensemble de mes organes arrangés autour de moi et placés à portée de la main. Mon œil, qui confond le vert et le bleu, confond aussi les choses, tellement que la mort, c'est la vie. Tout tend à prendre figure humaine.

Ce mot de « correspondances » fait songer évidemment à Baudelaire qui lui a assuré l'immortalité avec son célèbre poème « Correspondances » : « Les parfums, les couleurs et les sons se répondent... ». Baudelaire ne se cachait pas d'avoir eu l'idée de ces « correspondances » en lisant Swedenborg. L'auteur des « Fleurs du mal » note, en effet, dans ses « Réflexions sur quelques-uns de mes contemporains. L'art romantique » : « D'ailleurs, Swedenborg, qui possédait une âme bien plus grande (sous entendu : que celle de Fourier, venu pompeusement révéler les mystères de l'analogie) nous avait déjà enseigné que le « ciel est un très grand homme » ; que tout, forme, mouvement, nombre, couleur, parfum, dans le « spirituel » comme dans le « naturel », est significatif, réciproque, converge, « correspond ».

Baudelaire, notons-le tout de suite, n'ira pas si loin que Swedenborg. Comme le soulignera très bien Jean-Paul Sartre dans son « Baudelaire »⁴: « Si Baudelaire emprunte à Swedenborg l'idée assez vague des « Correspondances », ce n'est pas tant qu'il adhère à la métaphysique qu'elle implique, mais c'est qu'il souhaite trouver en chaque réalité une insatisfaction figée, un appel vers autre chose, une transcendance objective ». Gailliard, lui, va faire sienne la métaphysique swedenborgienne.

Mais il est temps, maintenant, de relater les circonstances dans lesquelles notre peintre découvrit Swedenborg. Non sans avoir précisé au préalable qu'il était un « terrain tout préparé » pour accueillir le message du Suédois (Gailliard, sous des dehors amusants, est entièrement habité par la poésie, le merveilleux, la philosophie et le sens du mystère. Il convient de ne jamais perdre de vue ce double aspect de son être). Dès 1907, il avait déjà dévoré tout Maeterlinck, Novalis et Platon. Puis, il avait littéralement « pillé les bibliothèques paternelle, communale, de l'ULB. et particulières », entassant sans ordre dans son « cerveau-grenier », « La vie de Sainte Adelaïde » d'Odilon, « De la consolation philosophique » de Boèce, « L'Oedipodie » d'Appolodore, « Le songe de Scipion » de Macrobie, « Le chemin du Paradis » de Robert de Sorbon, « L'ancre » de Porphyre, « L'explication du symbole » de Thomas Jackson, « Les Ennéades » de Plotin, Sans préjudice des œuvres de Raymond Lulle, Proclus, Denys l'Aéropagite, Sénèque, Longin.

4 J.P. Sartre, « Baudelaire », p. 207. Gallimard, Paris, 1947.

Laissons Jean-Jacques Gailliard nous relater lui-même l'événement :

Le jour férié du lundi de Pâques de l'année 1912, en furetant selon mon habitude, dans la bibliothèque d'un aumônier protestant qui détenait des éditions superbes ayant appartenu aux frères Peltzer dont il était le confesseur (il s'agit des deux inculpés dans la fameuse affaire criminelle du 159 de la rue de la Loi à Bruxelles), je tombai sur un certain ouvrage intitulé : « Du Ciel et de ses merveilles et de l'Enfer, d'après ce qui a été entendu et vu ».

La Providence me le fit ouvrir au paragraphe 44 où je lus : « Ceux qui sont dans le Ciel s'avancent continuellement vers le printemps de la vie ; et plus ils vivent de milliers d'années, plus ils marchent vers le printemps agréable et heureux, avec des accroissements, et cela à éternité.

J'avais été un ange, blond, charmant, obéissant et doux, quand je figurais dans... les processions. J'allais alors au Jardin d'enfants chez les Sœurs Notre-Dame de Marie, rue de la Régence. J'avais quatre ou cinq ans.

Au mot « printemps », je me retrouvai dans ma bulle d'insouciance datée 1897, quand la terre ne s'étendait que de la rue Royale à Tervueren. J'allais à pied à Tervueren, ma main dans celle de mon père. Au coin de l'Avenue de la Renaissance et de l'Avenue de Cortenberg, on s'arrêtait chez un maréchal ferrant. Il y a à cette place aujourd'hui une horrible construction à façade sans poitrine. Le tram électrique ne fonctionnait pas encore. Nous revenions en chemin de fer. Le Congo n'était pas plus loin. Pour nous rendre au bout du monde, nous traversions l'Exposition Universelle, installée dans le Parc du Cinquantenaire. L'existence était idéale.

A la lecture de la phrase du « Ciel et de l'Enfer », ma situation m'apparaissait. Je soutenais des combats de tentations dans des forêts de cèdres; l'esprit fatigué d'errer venait enfin de trouver Sa Doctrine, Sa route de Vie. Il voyageait maintenant dans une vallée large, où il y avait représentation de prairies plantées de vignes. Il progressait sous l'influx divin. Le « Moi », si longtemps cherché, il le reconnaissait. Dans un tabernacle gemmé, une flamme d'ardeur infinie brûlait. L'amour s'en élançait. Le Paradis de l'esprit était là, organe de ce feu créant et renouvelant. La fonction était de faire des usages, et, de cette manière, de multiplier infiniment des fruits pour durer toujours.

Le lundi de Pâques 1912, l'image précise de mon tableau (que je ne peignis que cinq ans plus tard, en 1917) « THE CRIMSON PARADISE » (1,50 x 1,35) m'apparaissait, grâce à la rencontre du prophète hyperboréen. Emmanuel Swedenborg.⁵

⁵ L'Histoire ultérieure de ce tableau est assez surprenante. La reine Élisabeth le vit à une exposition du Cercle Artistique et l'acheta. A la mort de la Reine, il fut mis en vente et est actuellement la propriété de l'ambassadeur de Grèce à Bruxelles, dont Gailliard fit la connaissance par le plus grand des hasards. Il dessinait une maison 1900 de la capitale, quand un inconnu vint admirer son travail. De fil en aiguille. Gailliard, que le bavardage de cet inconnu avait d'abord agacé, révéla son nom. Son interlocuteur lui déclara : « Mais j'ai une toile de vous »

- «Ah ! Laquelle?



Eglise de la Nouvelle Jérusalem, rue Gachard 33 à Ixelles (décor disparu)

Voici donc Jean-Jacques Gailliard lancé dans une peinture symbolico-mystique à base de « correspondances ». Peinture dont l'échantillon le plus typique reste son célèbre « Jardin malade », qu'il réalise en 1916 et qui peut passer à juste titre pour un précurseur du surréalisme. Le sujet ? Comme le titre l'indique, un jardin malade. Thème des plus insolites. Mais ce qu'il convient aussi de rapporter, c'est la genèse de cette œuvre. Gailliard occupait alors un studio dans un vaste hôtel exproprié de la rue de Loxum, celui où fut arrêté, en état de faillite, le banquier Wilmar. Le peintre avait converti cette ruine en un décor fantastique, à l'aide d'une forêt de verdure artificielle. La porte de son atelier s'ornait d'un panneau avec l'inscription impérative, reprise d'Ezéchiel: « Voici, crée toutes choses nouvelles ! ». Ce matin-là, Gailliard était bien ennuyé. Une Égyptienne fortunée, la princesse Diouditine, lui avait demandé de faire son portrait. Elle avait, cette princesse, une longue figure de carême, un visage très altéré. Gailliard ne savait comment agir pour ne point vexer sa cliente par un portrait trop fidèle. Il eut alors l'idée de transformer son visage en un paysage. Un paysage de jardin malade, aux couleurs chlorotiques : blanc et gris, avec des gris rosés et un peu de vert à l'avant-plan ; dans le fond, un « temple d'or », image de l'âme, fait de troncs et de fougères.

Cette toile admirable, toute en silence et solitude, toute en verticales qui évoquent une chute timide de blancs, de gris et de verts pâles, possède la mystérieuse beauté d'une dentelle à la précieuse irréalité.

C'est aussi et d'abord un exemple idéal de « correspondance ». Un exemple idéal, encore, de la dualité gailliardienne, dont nous disions tantôt qu'il ne faut jamais la perdre de vue : un mélange de sérieux, de spiritualité et d'humour roublard.

Cependant, Gailliard continuait de se passionner, et pas seulement de façon picturale, pour le swedenborgisme. Il suivait les offices donnés en la chapelle de la Mission de l'Église générale de la Nouvelle Jérusalem, chapelle sise 33, rue Gachard. Cette chapelle lui était antipathique par la nudité de ses murs et la médiocrité de son ameublement. Il proposa donc au pasteur Deltenre de la décorer d'une façon nouvelle et originale, en faisant précisément usage de la science des Correspondances et des Représentatifs. Le pasteur accepta d'enthousiasme. L'élaboration du travail d'aménagement prit neuf mois. Gailliard réalisa sept panneaux décoratifs pour le Saint des Saints, la chapelle proprement dite et la librairie.

Le 22 novembre 1915, la chapelle nouvellement décorée était inaugurée.⁶ L'exposition publique dura dix jours. Durant cette décade, les peintres belges les plus réputés, les hommes de lettres et politiques les plus en vue défilèrent dans la chapelle.⁷ Conservateurs comme modernistes, tous adressèrent à Gailliard de très vifs éloges. Les journalistes également. Charles Desbonnets écrivait ainsi dans « Le Messager de Bruxelles » :

« L'occasion nous a été donnée de visiter la petite chapelle de l'Église Swedenborgienne établie rue Gachard, récemment décorée par l'un de nos jeunes artistes, J.-J. Gailliard. Ainsi qu'on le sait, le système de Swedenborg est d'un spiritualisme élevé et raffiné, ses doctrines sont curieuses, surtout par leur étrange nouveauté et leur opposition avec les traditions les plus ancrées du Christianisme ; mais, parmi toutes, la fameuse et merveilleuse doctrine des Correspondances est certainement la plus intéressante et des moins connues en Belgique. C'est en se basant sur ce néo-symbolisme, réellement déconcertant par sa logique, que la décoration de la chapelle a été traitée avec une minutie scrupuleuse. Ici aussi figurent les animaux sacrés : le veau, le lion, le cheval, l'aigle bibliques et les motifs connus : le chandelier, les arbres, les encensoirs, mais rajeunis et rendus vivants, tant par l'originalité de leur stylisation que par la nouveauté de leur signification.

⁶ En 1921, pour cause de fin de bail, la Mission de l'Église Générale de la Nouvelle Jérusalem dut quitter l'immeuble de la rue Gachard (n° 33). La chapelle fut démolie. Les toiles de Gailliard furent détachées de leur châssis, roulées et remisées. Elles figurent aujourd'hui dans la chapelle d'une mission swedenborgienne au Natal. En cette même année 1921, Gailliard fondait la revue « La Nouvelle Jérusalem » ad maiorem Swedenborgi gloriam.

⁷ Fernand Khnopff fit, le 2 mars 1916, une communication à l'Académie royale de Belgique (classe des Beaux-Arts) sur cette chapelle, communication reprise dans les Bulletins de l'Académie royale de Belgique (pp. 83-86, 1915-1918).

« C'est d'ailleurs le caractère de nouveauté qui frappe dès l'entrée de la chapelle ; mais, au fur et à mesure que le visiteur s'instruit des symboles, une sensation exquise de détente et de charme le pénètre. La douce et chaude tonalité orange des fonds sur laquelle s'appliquent les motifs, le dessin des vignes vertes aux grappes violettes, qui encadrent si joliment les panneaux, surprennent le visiteur habitué à rencontrer dans ce genre de travaux l'épouvante de l'ascétisme, du mystère de l'inconnu.

« Loin d'être une prière à la mort, cette œuvre est une reconnaissance envers la vie. Car c'est la joie de vivre qui est le pivot d'or sur lequel tourne l'admirable système de Swedenborg ».

... La joie de vivre est aussi le pivot d'or sur lequel tourne la peinture de Jean-Jacques Gailliard, peinture solaire, joyeuse s'il en est, dont les rayons d'or franchissent la forêt des symboles, des correspondances pour éblouir et réchauffer le cœur de ceux qui la contemplent.